



**University of
Zurich^{UZH}**

**Zurich Open Repository and
Archive**

University of Zurich
University Library
Strickhofstrasse 39
CH-8057 Zurich
www.zora.uzh.ch

Year: 2016

Rapprochements ethnolinguistiques aux zones minières artisanales à l'est de la RD Congo

Musamba, Josaphat ; Vogel, Christoph

Abstract: In the past two decades numerous academic studies have focused on artisanal mining governance in the eastern part of the Democratic Republic of Congo (DRC). Nevertheless, researchers, policy-makers and organizations that debate or engage in reforming the artisanal mining (ASM) sector in the region are often unaware of local terminology, which sometimes causes inaccurate interpretations. As these terminologies are non-codified, fluid, and evolving, they are often reserved exclusively to insiders, i.e. to those who are involved in ASM throughout the supply chain. This article collects terms used in and around mining sites in eastern DRC's North Kivu and South Kivu provinces. Through a discussion of the terms and an analysis of their role and history in their respective contexts, it aims at contributing to a better understanding of the ASM sector. We begin with an ethno-linguistic analysis of the terms used by artisanal miners and other local stakeholders around the pits, during the processing, and at the stage of trading the minerals. Subsequently, we complement the first part with a discussion of the similarities and differences across our fieldwork sites and provide insight into the self-perception of artisanal miners and their work. In conclusion, we embed our linguistic findings in a wider contextualisation and a partial ethnography of everyday life in and around an economy often characterised by stereotypes.

Other titles: « LME NJO HAUT-LES-MAINS MARABA » Rapprochements ethnolinguistiques aux zones minières artisanales à l'est de la RD Congo

Posted at the Zurich Open Repository and Archive, University of Zurich

ZORA URL: <https://doi.org/10.5167/uzh-145337>

Book Section

Published Version

Originally published at:

Musamba, Josaphat; Vogel, Christoph (2016). Rapprochements ethnolinguistiques aux zones minières artisanales à l'est de la RD Congo. In: Reyntjens, Filip; Vandeginste, S; Verpoorten, M. L'Afrique des grands lacs. Annuaire. Brussel: 40003, 207-231.

« LME NJO HAUT-LES-MAINS MARABA »*

RAPPROCHEMENTS ETHNOLINGUISTIQUES AUX ZONES MINIÈRES ARTISANALES À L'EST DE LA RD CONGO

par Josaphat Musamba et Christoph Vogel

Abstract

In the past two decades numerous academic studies have focused on artisanal mining governance in the eastern part of the Democratic Republic of Congo (DRC). Nevertheless, researchers, policy-makers and organizations that debate or engage in reforming the artisanal mining (ASM) sector in the region are often unaware of local terminology, which sometimes causes inaccurate interpretations.

As these terminologies are non-codified, fluid, and evolving, they are often reserved exclusively to insiders, i.e. to those who are involved in ASM throughout the supply chain. This article collects terms used in and around mining sites in eastern DRC's North Kivu and South Kivu provinces. Through a discussion of the terms and an analysis of their role and history in their respective contexts, it aims at contributing to a better understanding of the ASM sector.

We begin with an ethno-linguistic analysis of the terms used by artisanal miners and other local stakeholders around the pits, during the processing, and at the stage of trading the minerals. Subsequently, we complement the first part with a discussion of the similarities and differences across our fieldwork sites and provide insight into the self-perception of artisanal miners and their work. In conclusion, we embed our linguistic findings in a wider contextualisation and a partial ethnography of everyday life in and around an economy often characterised by stereotypes.

1. INTRODUCTION

Le quotidien des exploitants miniers artisanaux dans l'est de la République démocratique du Congo (RDC) est fluctuant et volatile, comme maints travaux l'ont déjà constaté.¹ Tournons ainsi notre intérêt vers un aspect du quotidien des communautés minières qui ne figure pas encore parmi les collections d'analyses académiques pourtant fort riches : les terminologies et sociolectes des exploitants artisanaux (« creuseurs ») qui ont leurs propres perceptions, ce qui leur fait constamment utiliser et réutiliser des terminologies locales du milieu concerné. Les termes ayant cours dans l'exploitation minière artisanale reflètent, pour la plupart, des aspects du quotidien de leurs utilisateurs et leur réalité socio-économique, comme par exemple le mot

* « Le LME (London Metal Exchange, première bourse mondiale de métaux) nous rend haut-les-mains avec étonnement ». Nous tenons à exprimer notre gratitude pour les suggestions du comité de lecture ainsi que le soutien de la rédaction de l'Annuaire. Nous remercions Timothy Raeymaekers, Godefroid Muzalia, Nico Nassenstein et Paulin Bishakabalya pour leur support. Cette recherche a été soutenue par le Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS/SNF).

¹ Citons seulement l'ensemble des travaux d'auteurs comme Jeroen Cuvelier, Didier de Failly, Timothy Raeymaekers, Koen Vlassenroot, James Smith, Claude Iguma Wakenge, Gabriel Kamundala et beaucoup d'autres dans le domaine.

« kimbotela » ou « cimbotera », expression désignant les vêtements (souvent très sales) avec lesquels les creuseurs travaillent. Une autre dimension qui s'ajoute est l'importance des migrations des creuseurs qui impactent les trajectoires géographiques et ethnolinguistiques des terminologies et jouent un rôle clé dans les milieux miniers par les connexions qu'elles établissent entre différents endroits et centres miniers. Un exemple éclairant est, par exemple, celui de Lemera (territoire d'Uvira) où les creuseurs ont adopté des pratiques et termes comme le « boisage » alors qu'on ne faisait que de l'exploitation alluviale et des puits en profondeur n'ont été introduits que plus tard, avec l'aide et l'expertise des constructeurs (boiseurs) venus de Kamituga (territoire de Mwenga).

Tandis que la « scandalisation » internationale du secteur minier artisanal (SMA) des Kivus depuis quinze ans a eu de nombreuses conséquences politiques et pratiques qui continuent d'influencer le secteur, certains aspects de la réalité locale restent peu analysés. Ainsi, et dans un contexte marqué par des initiatives de traçabilité et de certification que nous abordons ci-dessous, nous tentons de donner un éclaircissement des terminologies utilisées au sein du SMA dans différents sites où nous avons mené des recherches entre 2012 à 2016. Au cours de ces quatre années, nous avons fait des douzaines de visites dans de nombreuses zones minières kivutiennes. Ce projet, bien que né par coïncidence pendant des projets ethnographiques axés plutôt sur des aspects socio-économiques et politico-sécuritaires du SMA contemporain, est devenu – au fur et à mesure – un sujet de recherche qui nous était propre.

Notre objectif, dans cet article, est de contribuer à une meilleure compréhension de l'auto-perception des creuseurs par rapport à leur travail et les contextes économiques volatiles auxquels ils sont exposés. Précisément, nous voulons comprendre si et comment certains termes reflètent les conditions difficiles et comment certaines pratiques et/ou certains termes – y compris lors des migrations et mouvements fréquents des creuseurs – ont été inscrits dans les pratiques et/ou les langages locaux dans des zones où l'exploitation minière est une activité centrale. Nous commençons par présenter brièvement des aspects clés du contexte et de l'histoire du secteur minier artisanal avant de nous focaliser dans le reste de l'article sur l'ethnolinguistique du secteur et certaines observations analytiques qui en découlent.

2. CONTEXTE ET BRÈVE HISTOIRE DU SECTEUR MINÉRAL ARTISANAL

Dans un contexte plus large, l'exploitation artisanale minière dans les Kivus est une activité qui procure beaucoup de revenus pour les différents acteurs qui y interviennent, en commençant par les creuseurs, les négociants et les entités de traitements. Presque tous ces acteurs vivent de l'exploitation dont ils tirent leur pain quotidien et grâce à laquelle ils font étudier leurs en-

fants, construisent leurs maisons et aident leurs familles. Libéralisée au niveau national zaïrois dans les années mille neuf cent quatre-vingt par feu le président Mobutu Sese Seko, l'activité minière artisanale est devenue l'une des principales activités économiques et exportatrices dans l'Est.² Les minerais du Nord-Kivu et du Sud-Kivu ont ensuite aussi servi de ressource pour différentes rébellions étrangères et locales pendant les grandes guerres du Congo.³ Mis en lien avec ces conflits armés, le commerce minier de l'est de la RDC s'est fait connaître et – par amalgame – stigmatiser sous l'expression « minerais de sang » depuis 2001.

Suite aux allégations de différents acteurs internationaux dans le but d'assainir le secteur minier artisanal, les minerais exploités dans les Kivus ont été qualifiés d'« illégaux » par des organisations comme Enough Project et d'autres.⁴ C'est dans cette ligne que l'Organisation pour la coopération et le développement économique (OCDE) commencera à étudier le moyen de formaliser ce secteur et de permettre aux minerais de l'est de la RDC d'être rachetés au niveau international alors que leur provenance est connue : l'OCDE – rejointe plus tard par la Conférence internationale sur la région des Grands Lacs (CIRGL) – mettra en place une approche enjoignant l'industrie internationale à savoir si leurs minerais sont propres et « libres de conflit » : le devoir de diligence (« *due diligence* »). Leurs lignes directrices seront parmi les inspirations principales d'une loi américaine surnommée « loi Obama » en RDC, la section 1502 de la loi Dodd-Frank qui oblige les compagnies américaines à rendre publique la provenance de leurs achats des métaux congolais considérés des « minerais de sang ».

² Voir par exemple GEENEN, S., KAMUNDALA, G., « Qui cherche trouve. Opportunités, Défis, espoirs dans le secteur de l'or a Kamituga », in : MARYSSE, S., REYNTJENS, F., VANDEGINSTE, S. (eds), *L'Afrique des Grands Lacs. Annuaire 2008-2009*, Paris, Harmattan, 2009, pp. 183-213; KENNES, E., *The Mining Sector in Congo: The Victim or the Orphan of Globalization?*; MARYSSE, S., REYNTJENS F., *The political economy of the Great Lakes Region in Africa*, Londres, Palgrave Macmillan, 2005; VLASSENROOT, K., RAEYMAEKERS, T., *Conflict and Social Transformation in Eastern DR Congo*, Gand, Academia Press, 2004.

³ Voir par exemple NZONGOLA-NTALAJA, G., *From Zaïre to Democratic Republic of The Congo*, Current African Issues, no. 28, 2004; JACKSON, S., *Fortunes of War: The Coltan Trade in the Kivus*, HPG Report 13, février 2003; MUKASA, A.N., BURAYE, J.K., « La filière stannifère artisanale au Sud-Kivu: Cas du coltan et de la cassitérite », in : MARYSSE, S., REYNTJENS, F., VANDEGINSTE, S. (eds), *L'Afrique des Grands Lacs. Annuaire 2008-2009*, Paris, Harmattan, 2009, pp. 215-244.

⁴ Enough Project est une organisation non gouvernementale américaine qui bat campagne contre les « minerais de sang » suite aux rapports du groupe des experts des Nations unies sur les liens entre l'exploitation minière et « l'économie de guerre » dans le Kivu. Voir GEENEN, S., CUSTERS, R., « Le tiraillement autour du secteur minier de l'Est de la RDC », in : MARYSSE, S., REYNTJENS, F., VANDEGINSTE, S. (eds), *L'Afrique des Grands Lacs. Annuaire 2009-2010*, Paris, Harmattan, 2010, pp. 231-258. Geenen et Custers démontrent les liens entre embargo et formalisation et le rôle joué par Enough Project qui aurait soutenu la proposition de loi soumise par le député James McDermott en novembre 2009 (*Conflict Minerals Act*).

En anticipation de cette loi, le gouvernement congolais va interdire l'exploitation des minerais au Nord-Kivu, Sud-Kivu et Maniema pendant six mois, bien que cela ne puisse que peser lourd sur le quotidien des creuseurs – tandis que les réseaux militaires autour des mines continuaient à fonctionner.⁵ Après d'intenses plaidoyers, le chef de l'État relance l'exploitation artisanale en mars 2011 à condition que les exploitants se regroupent en coopératives minières afin que le secteur soit ainsi formalisé et qu'on se conforme aux exigences de traçabilité des minerais qui se mettaient en place suite à la « loi Obama ». Bien que la RDC ait déjà eu un système de certification, le conglomerat industriel ITRI s'implantera avec son système d'étiquetage « iTSCi » afin d'aider le gouvernement congolais à formaliser l'artisanat minier et à introduire la traçabilité, base technique pour la certification régionale nouvellement requise par l'OCDE et la « loi Obama ». Entretemps, d'autres initiatives comme celle de l'institut géologique allemand BGR ou de l'OIM seront impliquées aux côtés de nombreux acteurs étatiques et non étatiques congolais dans le cadre de la validation et qualification de sites miniers « verts » afin de s'assurer que les minerais 3T⁶ ne proviennent pas des zones de conflits. Différentes études⁷ ont été menées concernant la traçabilité minière et son impact néfaste dans les Kivus ; d'autres existent sur la question de l'or, qui n'a pas encore connu l'implémentation d'un système de formalisation et traçabilité.⁸

L'exploitation minière artisanale dans les Kivus se présente sous plusieurs facettes, par exemple un faible niveau de sécurité du travail⁹ ; une insécurité contextuelle ; un travail peu technicisé (marteaux, bêches, etc.) ; des coopératives dysfonctionnelles¹⁰ ; des conflits d'intérêts au sein des coopératives ; ou l'implication des acteurs politiques, coutumiers et militaires. En plus, le SMA

⁵ Voir GEENEN, S., KAMUNDALA, G., IRAGI, F., « Le pari qui paralysait : La suspension des activités minières artisanale au Sud-Kivu », in : MARYSSE, S., REYNTJENS, F., VANDEGINSTE, S. (eds), *L'Afrique des Grands Lacs. Annuaire 2010-2011*, Paris, Harmattan, 2011, pp. 161-183.

⁶ Cassitérite (étain), coltan (tantal) et wolframite (tungstène) – les « 3T ».

⁷ Voir par exemple VOGEL, C., RAEYMAEKERS, T., « Territories of Peace: the Congolese Mining Frontier and the Fight against 'Conflict Minerals' », *Antipode*, Vol 48, no. 4, 2016

⁸ Voir par exemple GEENEN, S., « A dangerous bet: The challenges of formalizing artisanal mining in the Democratic Republic of Congo », *Resources Policy*, Vol. 37, no. 3, 2012 ; GEENEN, S., « Dispossession, displacement and resistance: Artisanal miners in a gold concession in South-Kivu, Democratic Republic of Congo », *Resources Policy*, Vol. 38, no. 2, 2013.

⁹ Notamment, des éboulements fréquents : La mine de Gakombe à Rubaya a été fermée suite aux éboulements nombreux.

¹⁰ Pour plus des détails sur les coopératives, voir BABWINE, M., RUVUNANGIZA, P., *Exploitants artisanaux et coopératives minières au Kivu : Enjeux et défis sur le chemin de la formalisation*. Suluhu Working Paper no. 1, 2016. La constitution de coopératives n'a pas changé les paramètres du pouvoir dans le SMA, tout en maintenant les élites traditionnelles et coutumières au détriment des exploitants. Tandis que les coopératives ont permis d'organiser la taxation et l'enregistrement des creuseurs, elles ne répondent pas aux attentes de ces derniers.

rencontre de graves problèmes au niveau des conditions des creuseurs suite à la détérioration des prix sur les marchés internationaux et locaux et au manque d'outils nécessaires, comme des spectromètres, pour vérifier la qualité des minerais. Souvent les creuseurs n'ont pas de matériel pour explorer les gisements – ils procèdent par des méthodes « à l'aveugle » ou se concentrent sur d'anciennes concessions abandonnées comme celles de l'ex-SOMINKI, société d'État défunte. L'exploitation minière artisanale dans les Kivus est aussi caractérisée par une sorte d'« errance itinérante » des creuseurs qui restent rarement sur un seul site et s'en vont lorsque celui où ils travaillent ne produit plus – raison pour laquelle ils sont dénommés péjorativement des « femmes libres ». Ils migrent également en fonction du marché. Une autre caractéristique de l'exploitation artisanale est la question des dettes¹¹ que les creuseurs contractent auprès des fournisseurs et négociants. Le SMA est aussi entaché de défis en termes de taxation et « parafiscalité » – phénomène qui apparaît au long d'une chaîne d'approvisionnement qui contient de nombreux points de transmission, « formels » autant qu'« informels ».

Lorsque des sites miniers sont sous contrôle de groupes armés, ces derniers jouent le rôle de taxateurs et forces de l'ordre, notamment dans certaines parties de Shabunda et Walikale où des groupes armés s'impliquent dans la taxation minière. Ceci ne veut pas dire que tous les 1500 (ou plus) sites miniers des Kivus étaient ou sont sous l'emprise d'acteurs armés, malgré le fait que certaines campagnes ont voulu le faire croire.¹² Hors ces facteurs locaux, l'exploitation minière artisanale est de plus en plus influencée par de grandes entreprises transnationales comme Banro, compagnie d'exploitation de l'or, qui – dans ses concessions – interdit l'exploitation artisanale. De tels cas soulèvent la question de la cohabitation entre exploitation minière industrielle et artisanale.¹³ Une autre dimension de l'exploitation minière artisanale actu-

¹¹ Dans le système artisanal, les creuseurs et chefs des puits (« PDG ») contractent des dettes pour faire fonctionner leurs activités. Ces dettes peuvent se payer en nature comme en argent moyennant certains taux de remboursement. Dans ce système de dettes, les creuseurs, managers ou négociants sont souvent les perdants lors de la fluctuation des prix dans certains sites miniers.

¹² Le ministère provincial des Mines du Sud-Kivu compte environ 900 sites, tandis que pour le Nord-Kivu les statistiques n'existent pas. L'ONG IPIS a réussi à inclure environ 1100 sites dans son mapping en disant qu'elle n'a pas encore accédé au total des sites. Sur le rôle des acteurs armés, voir VOGEL, C., « Contested Statehood, Security Dilemmas and Militias Politics: The Rise and Transformation of Raia Mutomboki in Eastern DRC », in REYNTJENS, F., VANDEGINSTE, S., VERPOORTEN, M. (eds.), *L'Afrique des Grands Lacs. Annuaire 2013-2014*, Paris, Harmattan, 2014, pp. 307-332; SPITTAELS, S., HILGERT, F., *Analysis of the Interactive Map of Artisanal Mining Areas in Eastern DRC*, IPIS, Anvers, 2013; GARRET, N., SERGIOU, S., VLASSENROOT, K., « Negotiated peace for extortion: the case of Walikale territory in eastern DR Congo », *Journal of Eastern African Studies*, Vol. 3, no. 1, 2009, pp. 1-21.

¹³ Voir KILOSHO, J., STOOP, N., VERPOORTEN, M., *The Social Miningfield of Gold Digging in South Kivu, DRC: The Case Study of Kamituga*, Analysis & Policy Brief no. 15, IOB Anvers, 2015.

elle est la question des prix suite aux fluctuations mondiales et au monopole de traçabilité. Ces aspects font réapparaître la fraude et la contamination des minerais « propres ». Dans ce contexte de contestation et de changements rapides, nous voulons par le présent article apporter une contribution en présentant et analysant la terminologie, la « langue » du secteur. C'est ainsi qu'une des valeurs ajoutées que cet article apporte est de démontrer que les réformes du secteur minier artisanal ne tiennent pas toujours compte de la réalité sociale telle que les « creuseurs » eux-mêmes la vivent.

3. ETHNOLINGUISTIQUE DES TERMINOLOGIES MINÉRALES AU KIVU

Faire une analyse ethnolinguistique des termes utilisés par les exploitants miniers artisanaux est une recherche qui demande de se mettre dans le contexte de leur utilisation et apparition. Nous allons donc reprendre des recherches existantes avant d'approfondir le sujet avec nos propres observations.¹⁴

Selon Iguma, un terme classique dans le domaine de la fraude dans le Nord-Katanga est le *vragage*, qui joint « le coltan avec de fausses matières (souvent de la cassitérite) extraites dans d'autres sites miniers, tels que Manono, Kilunga, Kahendwa ou Mulago, et transportées à Kisengo par des hiboux », un groupe des négociants qui trafiquent clandestinement le coltan, souvent en faisant le *zénith*, comme l'exploitation nocturne clandestine est appelée dans la zone.¹⁵ Ndungu et Kilosho ont présenté certains termes utilisés dans la filière stannifère, notamment les *pileurs*, les *twangeze*, les *tamiseurs*, les *vanneurs*, les *hiboux*, et dans certains endroits, *hilux*.¹⁶ Hilux est un type de véhicule souvent utilisé pour le transport des marchandises et des personnes. Vu sa rapidité et sa facilité, ce nom d'un model de véhicule Toyota est devenu synonyme de transporteurs de cassitérite rapides et efficaces.

En se basant sur ces travaux, mais avec l'idée d'en faire un travail plus exhaustif, les sections suivantes sont consacrées par nous aux spécificités linguistiques des différents stades d'exploitation et commercialisation artisanale minière. En commençant par les termes utilisés dans les puits, nous allons voir ce qui se dit lors du lavage des minerais, suivi par des termes désignant ceux qui sont chargés de les traiter et transporter et qui interviennent autrement au long de la chaîne d'approvisionnement.

¹⁴ Les termes non autrement marqués proviennent de nos recherches dans différents sites miniers entre 2012 et 2016.

¹⁵ IGUMA, C., « Réguler un vieux jeu : Acteurs et défis de la réforme minière au Nord-Katanga », in REYNTJENS, F., VANDEGINSTE, S., VERPOORTEN, M. (eds.), *L'Afrique des Grands Lacs. Annuaire 2013-2014*, Paris, Harmattan, 2014, pp. 223-242.

¹⁶ Voir NDUNGU, & KILOSHO, *op cit*.

3.1. En dessous de la surface: le royaume des creuseurs

Dans la mine, cela peut parfois prendre des mois, voire des années, avant de tomber sur des gisements d'or, de cassitérite, de coltan ou d'autres substances. De plus, dans certains endroits, la joie de la découverte est de courte durée car on réalise vite que, dans un puits minier, il faut creuser encore d'autres galeries pour maintenir la production. Lorsque les creuseurs artisanaux parlent de *kangumbu* (par exemple dans les territoires de Shabunda, Mwenga et Walikale), cela donne l'idée d'un travail lourd et d'un commencement du travail sans retour immédiat dans les puits miniers qui sont localisés dans les chantiers connus localement sous plusieurs noms comme *kinyangara*¹⁷ ou *mungoote*.¹⁸ Lors de cette phase exploratoire, les creuseurs vont passer des journées entières à creuser, travailler avec le marteau et la bêche pour faire sortir toute la terre et dégager le puits. Terme originaire des Rega, *kangumbu* a été transféré chez les Fuliïro par l'effet d'utilisation des pratiques minières. À notre avis, le concept *kangumbu* (avec la nature de cette activité) est seulement utilisé dans le secteur minier, alors que dans les autres secteurs d'activités il peut être utilisé dans le sens figuré. Dans les puits, il y a une catégorie de creuseurs que l'on nomme les *fundi* parmi lesquels on a des *foreurs principaux*, les *pelleteurs* ainsi que les *boiseurs*. *Fundi* est un terme swahili qui, dans l'exploitation minière industrielle, représente l'ouvrier ou le travailleur. Le terme fut transféré dans l'exploitation artisanale pour la plupart des sites, y compris à Mwenga, Shabunda et Fizi. Dans leur travail exaspérant, les *fundi*, notamment les *foreurs*, utilisent des instruments fabriqués par des forgerons : marteaux, barres de fer, burins, *myons*, etc. Le *myon* est

*une petite barre de fer de plus ou moins 20 ou 40 centimètre de longueur. Ce petit instrument en fer sert à percer des puits où les creuseurs ne peuvent pas arriver avec toute leur opulence.*¹⁹

Cet instrument s'utilise d'habitude lorsqu'il s'agit de l'or ou des *filomènes* (petits filons de la cassitérite comme on les appelle à Nyabibwe). Au-delà des *myons*, les creuseurs utilisent aussi les *burins* pour percer la terre et construire un tunnel. Le *burin* est une barre métallique de courte longueur (20-30 cm) plus épaisse que le *myon* et très solide afin de percer la roche ou le gisement avec l'aide d'un marteau que le *foreur* appuie sur son extrémité. Cela nécessite de fréquentes réparations et ajustements par un forgeron afin de l'aiguiser davantage parce qu'il perd à mesure de son efficacité. Dans les puits, les creu-

¹⁷ *Kinyangara* est un mot rwandophone issu du Masisi. Il signifie, dans la cité de Rubaya, le carré minier, le chantier minier ou le site minier dans lequel les exploitants artisanaux travaillent.

¹⁸ *Mungoote* est un mot Rega qui exprime un « trou noir ». Dans l'exploitation artisanale de Kamituga, on utilise ce mot pour nommer les galeries souterraines où les artisans creusent pour sortir les minerais, souvent dans les anciennes mines de l'ex-société SOMINKI.

¹⁹ *Myon* est un terme couramment utilisé à Kamituga mais appelé différemment dans d'autres endroits comme Nyabibwe ou Lemera.

seurs parlent souvent du *tambour*, nom du point auquel des creuseurs appelés *fundi* (ou *tambouristes* à Itebero dans le Walikale) s'attaquent afin d'accéder aux filons qui contiennent les minerais. Les travailleurs chargés de dégager les déchets ou la terre sont les *pelleteurs*. Dans le jargon minier, le travail que les *pelleteurs* font est le *pelletage*. Cela veut dire dégager de l'intérieur vers l'extérieur les déchets, la terre, et des minerais non exploités (comme le quartz) afin de permettre la libre circulation des personnes et de faciliter le travail artisanal dans la *galerie de direction* ou la *descenderie*. Ce sont les *pelleteurs*, tous munis de leurs bêches et sacs, qui font ce travail qui peut prendre des semaines (dépendant de la teneur et de la quantité de terre qu'ils doivent retirer de l'intérieur du puits) :

Le pelleteur est une personne chargée de dégager les lots de sable ou de terre mélangée au quartz. Il le fait en suivant un mouvement c'est-à-dire de l'intérieur du puits vers l'extérieur car ces déchets ne doivent pas rester dans le puits sous peine de déranger la circulation normale de l'oxygène et le déplacement des creuseurs ou des foreurs dans le puits. Les puits diffèrent selon qu'il s'agit d'une direction ou d'une descenderie ou d'une exploitation à ciel ouvert. Les pelleteurs sont des creuseurs potentiels, payés par convention. Ils peuvent commencer par les travaux de recherche et déboucher sur la découverte d'un filon et devenir aussi des foreurs ou des aides foreurs.²⁰

La particularité de ces concepts est que dans leur majorité ils ont leur origine dans l'exploitation minière industrielle, bien que, aujourd'hui, les creuseurs les utilisent dans l'exploitation artisanale.

3.2. Autour des mines : logistique et vie quotidienne

Dans l'exploitation minière artisanale dans les Kivus, il y a des termes qui sont utilisés pour exprimer le lieu où les creuseurs font une pause lorsqu'ils sont en train d'attendre que les autres quittent un travail ou bien où ils se reposent et gardent leurs outils. Ils utilisent aussi certains concepts pour exprimer la forme du puits selon qu'il s'incline en profondeur ou descend verticalement. C'est ainsi que les exploitants artisanaux utilisent le concept de *direction* pour décrire la forme de la galerie ; c'est le cas du puits *maternité* de Kalimbi à Nyabibwe. L'entrée de ce puits a une hauteur de presque 2 mètres, une personne peut marcher librement sans se mettre à genoux. Ce puits, qui a la forme d'une *direction*, est creusé en fonction de la direction du filon. Un puits qui a la forme d'une *direction* peut – selon le filon ou *filomène* minier – changer sa voie, tourner en *descenderie* :

Une descenderie, dans les travaux de recherche de l'or ou de la cassitérite, est une méthode de travail que les creuseurs artisanaux ou industriels utilisent lors-

²⁰ Entretiens avec des creuseurs. Le concept des *pelleteurs* est appliqué le plus souvent à Kamituga.

que le filon ou le « filomène » se trouve dans une position oblique qui nécessite que l'on oriente la galerie dans une direction d'inclinaison. La descendrie est constituée de plusieurs sections, les escaliers. Dans ces escaliers, les creuseurs ou les pelleteurs peuvent se ranger et décharger le puits des déchets afin de permettre que l'oxygène circule facilement dans le cas de l'exploitation minière artisanale.²¹

Dans les mines, on fait aussi appel à des techniciens qui réalisent des constructions destinées à soutenir le puits dans son ensemble afin d'éviter les catastrophes, ou pour des raisons de sécurité des creuseurs dans les puits ; on les appelle les *boiseurs*. Les morceaux de bois qui soutiennent les puits proviennent d'autres personnes qui le vendent.

Le boisage décrit l'installation des troncs et planches de bois dans le puits. Cette activité se déroule chaque fois que l'on avance de un ou deux mètres dans la roche en suivant la direction du filon. L'objectif est de supporter le poids de la terre dans la galerie, d'éviter les éboulements mortels et d'assurer la sécurité des creuseurs dans le puits.²²

Dans certaines mines, comme à Nyabibwe, le boisage est insuffisant et l'exploitation est dangereuse pour les creuseurs. Ailleurs, comme à Chaminyago²³, l'exploitation se fait à ciel ouvert et donc elle ne nécessite pas forcément des boiseurs. Ainsi, le boiseur est un creuseur qui s'est spécialisé dans la construction des puits. Souvent ils sont à trois ou quatre. Leur rôle est de contrôler et d'assurer la sécurité des puits et ils sont payés selon les conventions faites avec les propriétaires des puits (PDG). Dans les terrains très glissants ou fissurés, il est recommandé aux exploitants de boiser davantage afin d'éviter les éboulements. À Rubaya dans le Nord-Kivu, le boiseur est connu en tant que *maître technicien*. Ceux-ci sont des exploitants artisanaux chargés de faire le boisage dans les puits de coltan ou *mangano*.²⁴

Les creuseurs utilisent aussi des termes pour désigner des endroits où les *fundi* (travailleurs) se reposent, où ils mettent leurs objets personnels avant de plonger dans les puits. Bien que ces lieux soient souvent désignés selon chaque site, un terme régulièrement utilisé est le *lutanda*, un terme Rega qui signifie un lieu où l'on se repose ou un endroit qui sert de lieu d'abri. Dans le jargon minier, notamment dans le Mwenga, on exprime ainsi une petite place aménagée par les creuseurs et le propriétaire du puits, qui sert d'endroit pour aménager une cuisine ou destiné au stockage. C'est généralement un endroit construit ; le plus souvent on y met une petite maisonnette en tissu de tente (*bashes*) ou paille. Dans l'ethnographie Rega, le concept *lutanda* est aussi

²¹ Entretiens avec des creuseurs, Kamituga.

²² Entretiens avec des creuseurs, Kamituga.

²³ Chaminyago est un village dans la chefferie de Walungu où on extrait la cassitérite.

²⁴ Le *mangano* est un sobriquet pour le manganèse dans la cité de Rubaya. Même le coltan est parfois assimilé au terme *mangano*.

utilisé par les chasseurs. Lorsque ces derniers doivent aller loin de leurs villages, ils emportent toutes les réserves possibles, comme du sel, de la farine de manioc, de l'huile. Dans la brousse, ils aménagent un espace avec des sticks d'arbres et le recouvrent de feuilles comme une maisonnette, avec un endroit pour boucaner à côté. Après trois jours ou une semaine qu'ils ont passés dans la forêt, les chasseurs peuvent rentrer chez eux avec les résultats de la chasse. Il en est de même pour l'exploitation minière artisanale : certains creuseurs passent trois jours ou plus, et jusqu'à une semaine dans les puits ou dans le chantier. Et à défaut de dormir dans le puits, certains dorment dans les *lutanda* ; pour préparer la nourriture, c'est dans de semblables maisons que la cuisine se fait ; et les instructions sont données lorsque les creuseurs se réunissent dans les *lutanda*.

Lorsque des chercheurs ou visiteurs vont à la rencontre des creuseurs, parfois ils les trouvent très sales et jugent leurs tenues bizarres. Cependant, les creuseurs ne sont pas sales et certains utilisent des casques, salopettes et bottes en plastique. De manière générale, ils ont des tenues de travail qui ont leurs propres noms. Ainsi le *kimbotela*, comme on l'appelle à Kamituga, est la tenue de travail utilisée par les creuseurs. Dans le jargon local, *kimbotela* ne s'utilise pas seulement dans l'exploitation minière : même les agriculteurs utilisent ce mot pour désigner leurs habits de travail. Généralement, les creuseurs artisanaux n'ont pas de tenues fixes ; ils utilisent leurs propres tenues qui diffèrent selon que l'on est *foreur*, *pelleteur* ou *laveur*, parce que chacun choisit un de ses propres habits pour en faire un *kimbotela*.

3.3. Les travaux intermédiaires et auxiliaires

Pendant leur travail, les creuseurs utilisent des mots spécifiques pour exprimer certaines pratiques de travail, comme *go*, *dégagement*, *déchets* ou *machenga*. Afin de pouvoir travailler en ordre, si les creuseurs sont plusieurs dans un seul puits, ils se constituent en groupes de 4-6 personnes. Vu leur nombre, ils doivent travailler (à tour de rôle) selon le temps chronométré. Un groupe peut travailler pendant plusieurs heures – c'est d'ici que provient le terme *go* (le tour/*shift*), qui est une

*sorte de tour ou le timing limité accordé soit au président du puits, soit à un fournisseur ou à un groupe de creuseurs ou boiseurs afin de travailler dans un puits pour le service rendu et avant de laisser la place aux autres équipes.*²⁵

Dans un puits il peut y avoir une pléthore de creuseurs. Pour bien diviser le travail, on recourt à la pratique du *go*. Les premiers travaillent de 8h à 16h ou 17h ; le deuxième *go* peut les relever et commencer le travail de 18h jusqu'à 6h ou 7h du matin. Ceci dépend aussi de l'ampleur du travail, par exemple s'il s'agit de produire ou de faire le *pelletage* ou tout autre travail.

²⁵ Entretien avec un conducteur de puits.

Les horaires sont gouvernés soit par le PDG du puits soit par le conducteur.²⁶ Pendant leur travail, les exploitants artisanaux doivent dégager la terre inutile vers l'extérieur du puits afin d'y faciliter une bonne aération. Dans ce cas précis, *pelletage*, *dégagement* ou *kuvandula*²⁷ sont couramment utilisés :

*Dégagement signifie les restes ou déchets que les creuseurs artisanaux expulsent de l'intérieur vers l'extérieur du puits. Ce concept est souvent utilisé dans la plaine de la Ruzizi (Lemera) et dans le territoire de Kalehe. Cependant la seule différence que l'on peut établir ici est que ces dégagements, à Lemera, sont associés aux restes des minerais. Parfois ces dégagements sont utiles : ils aident à trouver de l'argent pour acheter les batteries (piles) ou la nourriture. Les creuseurs les traitent afin d'en soutirer quelques kilogrammes des cassitérites et suppléer encore à leur activité.*²⁸

Vu que les *dégagements* sont transportés vers les laveries et sont traités, les creuseurs recourent à des dégagements lorsqu'ils n'ont plus (ou pas pour le moment) de filon sur lequel ils travaillent. Néanmoins lorsque les creuseurs au niveau du *tambour* sont en train de *forer*, il faut dire que certaines roches contiennent des restes de minerais. On les appelle les *machenga* ou les *zengazenga*, selon les lieux. *Machenga* est un mot swahili qui veut dire les restes ou les déchets qui doivent être jetés ou réutilisés :

*Les restes ou les petites particules qui se produisent lorsque les exploitants artisanaux sont en train de creuser les minerais, que ça soit dans l'exploitation artisanale des 3T ou dans l'exploitation de l'or.*²⁹

Après les périodes de lourds travaux, les creuseurs sont récompensés, pour leur endurance et leurs travaux pendant une certaine durée ou durant la phase de l'exploration, avec ce que l'on nomme « *moyo wa kazi* ». Au fond, ce que l'on appelle *moyo wa kazi* en swahili veut dire littéralement « le cœur du travail ». Il exprime un encouragement que les PDG ou conducteurs donnent aux travailleurs pour leur bravoure – un droit d'accéder aux puits suite aux efforts fournis. Ceci est accordé soit en nature (minerais) ou en argent.

Il faut noter que l'activité minière se fait dans les profondeurs où les creuseurs rencontrent régulièrement de l'eau. Le cas de Kalimbi à Nyabibwe en est une illustration, autant que certains puits de Kigunga (Lemera). Dans ces cas, les creuseurs recourent aux motopompes afin de retirer l'eau de l'intérieur du puits. Cette opération est non seulement coûteuse en termes de car-

²⁶ Le conducteur est le chef d'une équipe dans un puits. Il s'agit d'une personne qui jouit de la confiance du propriétaire du puits. Le président-directeur général, PDG, est le chef du puits qui engage le puits et paye les taxes. Par contre à Bakano les PDG sont les membres de la famille propriétaire de la colline où se trouve le chantier minier et celui que l'on nomme « De Trou » est le propriétaire du puits.

²⁷ Ce dernier terme est utilisé autour de Nyabibwe.

²⁸ Entretiens avec des creuseurs, Nyabibwe.

²⁹ Entretiens avec des creuseurs, Kamituga.

burant ; lorsqu'une motopompe est introduite dans un puits, cela peut avoir l'inconvénient de la création de fumée dû aux échappements. La fumée a des effets néfastes sur la santé des creuseurs mais aussi sur l'environnement du puits, sans oublier que les creuseurs manquent déjà d'oxygène s'ils sont très en profondeur. Le type de motopompe le plus puissant est la « pompe weda ». Lorsqu'on en parle, on fait référence aux

motopompes qui évacuent l'eau dans le puits lorsque celui-ci est inondé. Ces pompes de marque « Weda » ont une forte capacité et sont utilisées dans des puits qui dépassent une longueur de plus de 100 ou 200 mètres ou au-delà.³⁰

Le cas de Kalimbi à Nyabibwe qui dépasse 300 mètres de profondeur est ici une illustration. Il faut préciser que le code minier congolais³¹ ne permet pas aux creuseurs d'aller au-delà de 30 mètres, mais parfois ces exigences ne sont pas respectées par les exploitants. Ces pompes peuvent être installées à l'extérieur du puits comme à l'intérieur. Si la pompe est installée dans le puits, elle expulse la fumée à partir de son échappement. Si le puits est en profondeur, cette fumée (si elle n'est pas orientée par un tuyau directement vers l'extérieur) entraîne des conséquences néfastes sur l'environnement interne du puits. Le tuyau que les creuseurs artisanaux utilisent pour exfiltrer la fumée vers l'extérieur est appelé *balobola* dans certains endroits. Les Balobola sont une communauté clanique de Mwenga (particulièrement à Ngando, vers Katimbili ainsi que dans la localité de Kabilongo sur la route vers Kitutu). Cependant, dans le jargon minier à Mwenga, *balobola*³² est un tuyau en fer, couplé avec un long tuyau noir attaché à l'échappement d'une motopompe. L'objectif est d'éviter que la fumée produite par la motopompe puisse étouffer les travailleurs. Parfois, ces tuyaux connaissent des crevaisons.

Dans les galeries souterraines ayant appartenu jadis à la société SOMINKI dans la cité de Kamituga, les creuseurs utilisent des bombes artisanales afin de rendre malléable la roche aurifère noire, bombes dont les détonateurs produisent du gaz noir toxique et nuisible. Le *shimoko* est un terme couramment utilisé à Kamituga et Mwenga dans l'exploitation artisanale de l'or. Lorsqu'on travaille dans des puits où la roche est dure et ne peut pas être percée par le *burin*, les creuseurs utilisent le *mutoboro* afin de percer les roches et y mettent des bombes artisanales ou gélinites. Ces bombes artisanales – une fois déclenchées – explosent et dégagent une fumée noire, toxique et nuisible pour la

³⁰ Entretiens avec des creuseurs, Kamituga.

³¹ République démocratique du Congo, Code Minier, Kinshasa, 2002.

³² Dans la tradition locale de Kamituga, le tuyau qui est en aval en fer et dont l'extrémité est en plastique est appelée *balobola* pour la simple raison que la communauté de Balobola est une communauté qui a perdu nombreux de ses fils et enfants. La tradition dit qu'ils auraient voulu construire une pyramide car ils voulaient arriver à voir Dieu. À la fin nombreux d'entre eux avaient péri. En parallèle, on s'est rendu compte que les moteurs tuaient beaucoup les creuseurs. Mais le sens ici renvoie à des cas de mort à cause du gaz de la motopompe ; mais l'idée est d'éviter que le gaz des motopompes n'asphyxie les creuseurs et qu'ils n'en meurent.

santé des creuseurs. Cette fumée, le *shimoko*, est asphyxiante et ne permet pas de respirer convenablement. Dans ce contexte, le *mutoboro* est un instrument qui sert à trouser (l'action de trouser est *kutobola*). Le *mutoboro* est utilisé par les *foreurs* pour percer des trous et placer ensuite des bombes artisanales. Il est formé par une pièce métallique dont l'extrémité est composée d'une matière qui permet de trouser la roche. Ensuite, dans un trou de 20 centimètres, on met une bombe artisanale et on la fait exploser avec la flamme d'une allumette ou autre afin de rendre plus accessible la roche et plus facile à manipuler le *burin*. Cette technique a été aussi utilisée dans certaines mines de Lemera et Nyabibwe, bien que la technique soit interdite par le code minier. Suite à ces opérations, les minerais peuvent quitter le puits et être dirigés vers le lieu de traitement et de lavage. On doit noter que d'autres pratiques sont utilisées en dehors de celle qui fait appel aux bombes ou gelinites. Les creuseurs peuvent utiliser seulement leurs burins et marteaux pour avoir des minerais. Pour cela, on fait appel à des transporteurs qui sont à la fois appelés ainsi ou avec d'autres dénominations. Dans l'entendement et la culture des populations dans l'est de la RDC et celle des exploitants miniers, les transporteurs sont considérés de plusieurs manières avec des dénominations différentes (*hilux* pour certains, *motards*, *bagagistes* ou *lusomba* pour les autres).

3.4. Locataires, lusomba, loutra... le transport, le traitement, les laveries

Dans le Nord et le Sud-Kivu, les sites miniers sont souvent séparés des lieux de lavage des minerais. Par exemple à Kamituga, vers les années 2000 jusque à l'arrivée de Banro, la cité de Mero était connue comme un centre commercial où les creuseurs devaient apporter leurs pierres aurifères pour le concassage et le traitement. De la même manière à Nyabibwe, le site de Kalimbi (surtout le puits T20 *maternité*)³³ est de plus en plus éloigné du lieu où on lave la cassitérite avant de la vendre auprès des fournisseurs ou négociants. De même à Lemera et à Nzibira où les rivières (et les *loutras*) sont éloignés de la zone de l'exploitation. À Rubaya, les laveries sont aussi loin des sites Gakombe et Luwowo.

Lorsque les colis de sable ou pierres aurifères doivent être transportés vers les *prosomateurs* et *loutriers* et ensuite remis aux *twangeze* pour le concassage, les *transporteurs* interviennent. Deux types de transporteurs existent dans l'exploitation minière : ceux qui transportent les sacs sur leur dos ou leur têtes du puits vers les laveries et ceux qui utilisent des véhicules afin d'acheminer les colis des minerais purifiés et lavés vers les entités de traitement (les anciens *comptoirs*). Ici, notre attention est focalisée sur ceux qui transportent

³³ T20 maternité est le puits principal de Nyabibwe-Kalimbi. Malheureusement, il est rempli d'eau suite au fait qu'il a dépassé largement les limites acceptables, même s'il s'y trouve encore des minerais en grande quantité.

les minerais vers les laveries. Ils sont payés en fonction des accords entre eux et les creuseurs, selon le colis et la distance à transporter, mais aussi en fonction du nombre de sacs. Au Nord-Kivu (Masisi), le terme qui exprime le transporteur est celui du *locataire*, un mot français qui exprime une personne qui prend en location un bien (une maison, une boutique, etc.). Dans l'exploitation artisanale, surtout dans la cité de Rubaya, les locataires sont des transporteurs de sacs depuis le puits de production jusque vers les *prosomas* ou lieux de lavage.³⁴

Cette activité se fait souvent vers le soir ou la journée car les mines de Muderu, Bibatama, Gakombe ou Luwowo sont éloignées des laveries. À Luhwinja, dans le territoire de Mwenga, les transporteurs de minerais sont appelés des *motards*. Bien qu'un motard soit une personne qui conduise une moto – le moyen de transport par excellence dans ces zones difficiles – on utilise ce terme dans l'exploitation minière artisanale pour appeler localement les transporteurs des colis de sable ou de terre minéralogique du puits vers les laveries même s'ils sont à pied, parce qu'ils sont forts et peuvent transporter ces colis sans problèmes. Ensuite, ces minerais arrivent dans les laveries (*loutra*) ou au *prosoma* (un endroit où les creuseurs vont stocker leurs sables dans le but de les laver). Le terme *prosoma* est connu surtout dans la cité de Rubaya, où les *prosomateurs* sont chargés de laver le *changarayi*.³⁵ Après ce stade intervient soit le concassage et/ou le lavage des minerais selon les sites et contextes, par exemple le concassage manuel pour le cas de Kamituga. Le concassage manuel fait intervenir des hommes et femmes communément appelées les *twangeze*, des femmes pour la plupart ou des hommes chargées de piler ou de concasser (avec un *kino* et un *mutwangiyo*) les pierres jusqu'à les réduire en une poudre prête pour le lavage et obtenir ainsi la matière précieuse.³⁶ Le mot *mutwangiyo* qui vient de verbe swahili *kutwanga* (« piler »). Cependant, dans certains sites comme Zolazola dans le groupement de Mulamba, les Twangeze interviennent avec leurs petits marteaux et concassent les pierres sur un pierre soit plate ou qui leur facilitent la tâche. Souvent elles sont à côté d'un Loutra. Cette opération se fait souvent à l'endroit où les creuseurs ont déposé leurs colis et sous leur surveillance.

C'est après cela que va intervenir le lavage. Dans le cas de l'exploitation artisanale (surtout du coltan et de la cassitérite), ces opérations se font parfois

³⁴ Entretiens avec des creuseurs.

³⁵ Le terme *changarayi* vient de *muchanga* (sable). Il est utilisé à Rubaya pour le sable contenant du coltan, qui est souvent blanc. Après le lavage et la séparation, il prend une couleur noire, couleur classique du coltan de Rubaya, même si il y en aussi du coltan jaune.

³⁶ Le *kino* est un mortier en fer en forme de cylindre d'environ 20 cm. Les *twangeze* pilent en utilisant *kino* et *mutwangiyo*. Le terme *kino* est également utilisé comme mesure. Le *mutwangiyo* est un morceau de bois pour piler du *sombe* (feuilles de manioc dans un mortier fait en tronc d'arbre). Dans le secteur minier, le *mutwangiyo* est renforcé à son extrémité par une boule en fer afin de faciliter le concassage.

directement chez les négociants afin de séparer d'autres métaux comme le fer ou la pyrite, lorsqu'il s'agit de la cassitérite ou du coltan, ou le fer lorsqu'il s'agit de l'or. Normalement le lavage se passe dans les *loutras*, les laveries, lieux où les creuseurs vont faire les opérations de lavage et de traitement de leurs minerais dans la plupart des carrés miniers. Souvent les laveries sont à coté des puits ou en amont de rivières lorsqu'il s'agit de la cassitérite ou du coltan. Elles sont de différents modèles et tailles selon les endroits. À Nyabibwe les laveries sont en aval de l'eau extraite des puits, à Kigunga dans la vallée.³⁷ Elles se présentent comme des caniveaux en forme d'un « U » renversé, avec une ouverture pour que l'eau entre et des paliers afin de permettre aux minerais de rester et aux déchets de passer. Les opérations se font avec les mains ou des bêches. Le *loutra* a

*une forme de cuillère renversée dont l'extrémité est l'endroit qui sert de canalisation de l'eau et le fond de la cuillère sert d'endroit pour laver les minerais. Le loutra diffère selon que l'on est dans l'exploitation de l'or ou de la cassitérite. Pour ce qui est de l'exploitation de l'or, le loutra présente une sorte de grand trou souvent de plus de deux mètres carrés en forme de rectangle ou de carré. Il a une profondeur de plus ou moins un mètre, rempli d'eau. Les extrémités sont couvertes par une tente pour éviter que l'eau s'imprègne dans la terre. Une sentinelle essaie de garder les restes de sable qui sortent lors du lavage des minerais.*³⁸

Les *loutras* utilisés à Kalimbi et Kigunga sont légèrement différents mais tous servent de lieu où les creuseurs lavent leurs minerais, les traitent et séparent d'autres déchets. À Kamituga, le *loutra* peut aussi signifier une mesure de pierres aurifères qu'un creuseur utilise pour le concassage. Cette mesure est utilisée à travers un bidon de 20 litres, divisé en deux horizontalement.³⁹ Similaires à Rubaya, ce sont des endroits près de la rivière qui permettent aux laveurs de laver le *changarayi* avec un morceau de fer. Cette opération se fait avec les bêches et le terme de *loutra* est connu pour nommer les trous de lavage. *Loutra* est lié aux mots *cipepero* et *cirimba*, termes utilisés à Luhwinja :

*La laverie à Luhwinja, avant l'avènement du mercure dans le traitement des minerais, on l'appelait cipepero. En langue locale, cipepero exprimait un trou creusé dans la terre de 50cm de profondeur et 4-5m de longueur dans lequel le sable aurifère doit être lavé. Les cipepero avaient leurs propriétaires et pouvaient être vidés après deux ou trois jours. Avec l'introduction du mercure pour traiter l'or, ces trous ont changé de nom et sont désormais appelés cirimba, un trou de 1-2 mètres. La particularité du cirimba est que ce dernier peut aussi être vidé après deux ou trois mois, contrairement au cipepero qui se vidait en deux ou en trois jours.*⁴⁰

³⁷ Kigunga, avec Mugerero, est l'un des deux sites de cassitérite principaux de Lemera.

³⁸ Entretiens avec des creuseurs de Lemera. Nyabibwe, Kamituga.

³⁹ Entretiens avec des creuseurs, Kamituga.

⁴⁰ Entretiens avec un originaire de Luhwinja.

Dans le processus de lavage des minerais, plusieurs opérations peuvent intervenir soit en amont soit en aval. En amont, cela veut dire lorsque les creuseurs cherchent à tester si le sable contient des minerais, et en aval, lorsqu'ils amènent les colis à la laverie. Certains creuseurs à Kamituga appellent ces opérations *tester la jauge* lorsqu'ils n'ont pas de précisions quant à savoir si la roche est riche,⁴¹ tandis qu'à Rubaya on appelle cela la *testengation* qui est une sorte de néologisme français utilisé dans le jargon local :

*La testengation est l'opération dans laquelle les creuseurs se lancent pour aller tester (ou testenger) le sable contenant du coltan. Ils prennent une partie du changarayi et vont la laver afin de se rendre compte s'il contient des minerais. Cette opération se fait avec le concours des creuseurs ou des propriétaires des puits.*⁴²

Dans certains sites de Kamituga, pour laver la poudre concassée par les *twangeze*, on les met dans un outil appelle communément *karayi*. L'objectif est de faire passer la poudre dans l'eau afin de lui permettre de se mettre à l'extrémité au devant du *karayi* où il y a de l'eau et de séparer, avec une technique appropriée, le fer et la poudre de l'or. *Karayi* est un mot d'origine swahili utilisé pour exprimer un couvercle ou récipient (dans lequel à Bukavu les habitants peuvent par exemple laver les vêtements). Les *karayi* sont utilisés dans l'exploitation minière pour laver et séparer l'or des autres produits ou des déchets. Ils sont souvent utilisés par les *paneurs* dont la tâche est connue sous le terme de *panage*.⁴³ Pour exprimer le fait que l'on manque d'or dans la poudre concassée, à Kamituga on dit souvent qu'il y a des « chiens dans le sac » ou *imbwa mu saki*.⁴⁴ Dans le secteur de l'or, des termes différents sont utilisés selon la quantité produits après le panage : *rengé* ou *grama* équivalent à un gramme dans les territoires Mwenga et Shabunda. *Mushale* ou *rayon* est la quantité de l'or équivalent au poids d'une allumette, équivalent à quelques centièmes de gramme.⁴⁵ Cependant, dans l'exploitation de 3T, les mesures sont différentes car il s'agit de grandes quantités qu'on mesure en kilos.

Une autre dimension de l'exploitation artisanale est la pratique de *draina-*

⁴¹ Entretiens avec des creuseurs.

⁴² Interview avec des creuseurs, Rubaya.

⁴³ Ce concept vient du mot « paneur » qui veut dire celui qui se charge de laver des minerais dans le jargon minier de Kamituga. Un *paneur* met du sable concassé par les *twangeze* dans un récipient (*karayi*) et commence à faire des mouvements d'oscillation de gauche à droite afin de séparer l'or des déchets comme le fer ou d'autres matières accompagnatrices des minerais. Ils sont payés à la fin de chaque lot convenu avec le propriétaire. Le *panage* est une opération qui consiste à paner cette poudre issue du concassage des pierres contenant des minerais.

⁴⁴ *Imbwa mu saki* veut dire que les chiens sont apparus dans les sacs. Ceci exprime un échec pour le creuseur qui a produit et ne peut pas avoir de l'or dans les poudres concassées. C'est un échec et cela signifie de lourdes dettes que le creuseur encaisse à son compte.

⁴⁵ *Mushale*, en swahili, signifie flèche ou allumette. Cette mesure est appliquée dans l'exploitation artisanale pour des petites quantités d'or car on utilise des allumettes comme contrepoids pour vérifier le poids. On utilise aussi d'autres mots comme *kindi* à Shabunda et Mwenga.

ge ou de *drainer* une couche de terre avec une table de secousses formée des écorces d'un bananier. Un drain ressemble à une crevasse faite en forme de pirogue. Elle peut avoir une longueur de 2-3 mètres et une hauteur d'1 mètre à partir de la terre. À l'intérieur on met des escaliers en bois afin de faciliter l'entreposage des minerais. Il s'agit de sortes de chutes qui se créent dans un chantier minier, avec l'objectif d'amasser de l'eau en amont du drain et de faire passer la bêche pour immobiliser l'or. Une autre stratégie est de ranger les *biporo* (singulier : *kiporo*). Dans les territoires de Mwenga et Shabunda, les *biporo* sont des écorces de bananier coupées en plusieurs petites parties de plus ou moins 20-30 cm de longueur. Leur intérieur comprend de nombreux petits carreaux dans lesquels l'or va se concentrer. En amont de cette installation, on doit faire passer de l'eau avec une bêche. Vers la fin de ce processus, on retire tout les *biporo* et on déverse le sable qui reste dans le but de trouver des minerais. Dans certains chantiers ou sites miniers alluvionnaires, on trouve des *mandandistes*, par exemple dans la cité de Lubila en territoire de Shabunda.⁴⁶ Les *mandandistes* sont des jeunes qui ne travaillent pas dans un puits parce qu'ils manquent des compétences, et qui se positionnent à l'aval d'un drain afin de traiter les déchets. Ils se proposent pour collecter les déchets et les retravailler dans l'objectif d'en tirer de petites particules d'or.⁴⁷

Les *mandandistes* diffèrent de ceux qui travaillent au niveau de *mulebelo*⁴⁸ car ils ne sont pas toujours à l'extrémité d'un drain pour collecter le *kokora*⁴⁹ mais ils travaillent dans des sites abandonnés. On doit noter que les termes sont nombreux et que leur mode d'expression diffère selon que l'on est dans l'exploitation artisanale de l'or ou des 3T. Enfin, il y a lieu de noter que l'exploitation minière artisanale des drains est aussi complexe. Un drain est constitué de 3 barrières (les *calets*, séparés chacun de 5m de distance, car un drain classique a une longueur de 15 mètres) ou des *kimbokoto*⁵⁰ pour le cas de l'exploitation d'or dans la rivière Ulindi dans le Shabunda (notamment autour de Mulungu). Dans cette forme d'exploitation de l'or à Shabunda, le creuseur se plonge pendant quelques minutes sous l'eau, le plus souvent pendant la période sèche lorsque les eaux de la rivière Ulindi diminuent.

⁴⁶ Entretiens avec des anciens miliciens Raia Mutomboki, Bukavu, 2015.

⁴⁷ Entretiens avec un originaire de Shabunda, Bukavu, 2016.

⁴⁸ Dans le Shabunda, le *mulebelo* est la troisième partie d'une laverie dans l'exploitation minière artisanale avec les drains. *Mulebelo* dans l'éthnographie tire son origine de *malebela* qui veut dire tout ce qui est très mou, malléable.

⁴⁹ *Kokora*, ce sont des déchets ramassés après le lavage des sables aurifères ; il provient du terme swahili désignant les restes ou déchets.

⁵⁰ Le *kimbokoto* fut utilisée à Shabunda avant l'arrivée des dragues qui exploitent l'or dans la rivière Ulindi. Un creuseur plonge de 10 à 20 minutes sous l'eau avec un seau dans lequel il puise le sable, pendant que son compagnon, dans une pirogue, s'occupe de le stocker.

3.5. La commercialisation : négociants et « cracas »

Les termes dont il est question ici sont majoritairement français mais ont un autre usage selon les lieux et les circonstances. Nous allons, entre autre, exploiter les termes *fournisseurs*, *managers*, *négociants* et *cracas*, tels qu'ils sont utilisés dans les sites de cassitérite et coltan. Dans certains sites, par contre, les *fournisseurs* et *managers* se voient exclus et laissent la place aux entités de traitement : *comptoirs* ou concessionnaires. Les *fournisseurs*, *commissi-onnaires* et *managers* sont des *négociants* de « classe B » qui se trouvent dans les sites miniers où ils sont commandités par les grands négociants de « classe A » qui ne viennent pas sur les sites. Leur rôle est de fournir des minerais aux grands négociants ou aux comptoirs et concessionnaires, moyennant des accords verbaux et des bénéfices reçus en contrepartie, et ils leur servent d'intermédiaires avec les creuseurs. Pour s'attirer une clientèle, ils essaient de préfinancer les creuseurs ou PDG, ou bien de les motiver en leur donnant de l'argent, préfinançant en échange de leur minerais lors de la production. Cependant, dans certains sites comme Lemera, la catégorie des fournisseurs n'existe plus au profit de celle des managers depuis l'introduction de l'étiquetage et l'intention des concessionnaires de créer une mine soi-disant « semi-industrielle ».⁵¹

L'exigence de tracer les minerais provenant des sites miniers de l'est de la RDC suite à l'apparition des « minerais de sang » et à celle d'une législation concomitante, a considérablement changé l'environnement du commerce minier dans les Kivus. C'est ainsi que ITRI a mis en place le projet iTSCi dans le but de tracer les minerais issus des zones minières qualifiées de « vertes », c'est-à-dire qui ne financeraient pas les groupes armés. Pour cela, iTSCi met en place un système d'étiquettes. Dans le jargon des creuseurs, ces étiquettes ont vite été appelées des *cracas* ; ce mot désigne en fait les menottes utilisées par l'armée nationale (les FARDC) et la police nationale congolaise. Dans le contexte minier, les étiquettes sont dotées d'un numéro de lot et elles ferment les colis produits sous le régime de la traçabilité.⁵² Les agents de iTSCi, de la Division de Mines et du SAESSCAM les resserrent à l'extrémité de chacun des sacs afin de certifier que ceux-ci ne proviennent pas des zones de conflit. Les creuseurs ont réalisé que ces étiquettes sont une des causes de la chute des prix et de la monopolisation des marchés ; c'est la raison pour laquelle ils les ont surnommés ironiquement *cracas*. Les agents des mines, du SAESSCAM et de iTSCi les appellent pour leur part des *tags*.

La série de termes et concepts que nous venons de présenter se rencontre

⁵¹ Bien qu'il s'agisse d'une terminologie distincte, les fournisseurs sont souvent confondus avec les managers. Les managers sont des négociants de « classe B » qui travaillent pour le compte d'autres personnes. Souvent, ils se trouvent dans les centres de négoce, fréquentent les carrières, et achètent pour le compte d'autres entrepreneurs.

⁵² Entretien avec des creuseurs.

dans certains endroits et peuvent exprimer les mêmes choses selon que l'on se trouve ici ou là dans les Kivus. Cependant, il est important de les contextualiser dans différents milieux, de faire des homologues structurelles (comparaisons), ainsi que de les situer dans l'auto-perception des exploitants artisanaux kivutiens.

3.6. Réflexions comparatives sur les similarités et différences géographiques et dialectiques

Nous venons de constater que les terminologies de l'exploitation minière artisanale sont différentes selon les contextes et les lieux. Beaucoup de concepts se traduisent dans différents termes et versions bien que venant de racines linguistiques similaires ou ont des significations identiques malgré d'éventuelles racines différentes. Faire retour à certaines homologues et à d'autres phénomènes revient à faire une comparaison partielle entre les termes utilisés dans les différents sites miniers, termes que nous allons tenter d'analyser en discutant des variétés dialectiques et géographiques, comme les *lusomba* ou les *locataires*, les *kimbotela* ou les *cimbotera*, le *vragage* ou le *kuchoresha* et d'autres exemples.

Dans l'exploitation minière artisanale, les exploitants peuvent exprimer la même chose avec des termes différents. Pour désigner les travaux lourds on utilise souvent le terme de *kangumbu* au Sud-Kivu. Notons qu'ailleurs, comme dans le Walikale, groupement de Bakano, ce terme a été repris ainsi que les pratiques de travail des creuseurs. Il est certain que ce mot tire son origine de Kamituga car c'est un mot Rega. Cependant, pour exprimer le *mungoote*, un mot provenant de la terminologie locale Rega, ou le *kisebula*, au Masisi on dit *kinyangara*, à Nzibira on dit *mulingoti*. Les vêtements des creuseurs sont appelés *kimbotela* par les Rega; mais dans les zones Shi, on les appelle *cimbotera* ou *kamugara* vu la phonologie et phonétique différentes des langues en question. Les instruments de travail comme les *burins* sont aussi exprimés de différentes façons : à Nzibira, on les appelle les *pikse* (*kifungula*).⁵³ Dans le processus de lavage des minerais ou de leur traitement, selon les sites miniers, les endroits où les creuseurs vont laver leurs minerais sont exprimés différemment. Par exemple lorsqu'on parle de laverie c'est en français, mais le concept de *loutra* est plus utilisé dans les territoires de Mwenga (Kamituga, Lugushwa), Shabunda, Walungu, Uvira (Lemera), Kalehe ; ou encore, à Masisi, on utilise les termes de *prosoma* ou de *prosomateurs*, et à Mwenga (Luhwinja) ceux de *cipepero* ou de *cirimba*.

Comme dans d'autres exemples qui suivent ci-dessous, le langage minier se présente en tant que langue mixte, partiellement créolisée – tant entre langues locales qu'entre langues locales et langue coloniale/officielle – et avec

⁵³ Entretien avec un creuseur de Nzibira.

des parties substantielles de « *code-switching* » à l'intérieur des mots. Ceci indique d'autant plus ce que l'on sait déjà sur la position socio-économique des populations de creuseurs : marginalisées d'un côté, mais aussi hypermodernes, mobiles, et connectées aux « *trends* ».

En ce qui concerne la terminologie, nous avons remarqué plus précisément que certains termes sont utilisés selon différentes langues dans différentes zones des Kivus. Il y en a qui expriment la même chose mais en des termes différents, comme il y en a qui expriment la même chose avec des différences phonologiques ou dialectiques (*kimbotela* vs. *cimbotera*). D'autres pratiques sont exprimées par différents mots exprimant la même chose (*locataires*, *transporteurs*, *lusomba*). Les exploitants artisanaux utilisent des termes qui correspondent aux différentes phases de l'activité minière artisanale. Ces phases commencent à la production des sables dans les puits miniers et leur transport vers le lieu de traitement pour se terminer au lavage et au transport final.

Un autre point que nous devons souligner ici est le fait qu'il y a des termes qui ont été diffusés par les fréquentes migrations des creuseurs. Comme nous l'avons démontré, dans certains sites les exploitants artisanaux n'utilisaient pas auparavant de techniques de construction des puits à l'intérieur – mais l'arrivée d'autres creuseurs concomitante avec la découverte de minerais (par exemple pour le cas de Lemera) a provoqué une diffusion technique et terminologique : ainsi, les populations de Lemera ont sollicité l'expertise de boiseurs de Kamituga. D'autres termes provenant de l'héritage de l'exploitation industrielle et furent transposés à l'exploitation artisanal dans certaines zones.

Parmi les différentes phases de l'exploitation artisanale, on trouve celle de la recherche et de l'exploitation qui est connue comme le *kangumbu*. Plusieurs activités interviennent dans cette phase comme le *pelletage*, le recrutement des *fundi* ou des *foreurs*. Puisque la sécurité reste un casse-tête pour l'exploitation artisanale, la plupart des exploitants misent sur le *boisage* qui assure la protection dans les puits. Notons que certaines activités ne sont pas reconnues légalement car ni les *pelleteurs* ni les *boiseurs* ne sont mentionnés dans le Code minier actuel.

Dans une seconde phase, celle de la production, les termes utilisés reflètent autant les activités du secteur que les réalités géologiques et techniques différentes. Selon l'orientation du gisement, les creuseurs font des *directions* ou des *descenderies*. Avant de conduire les minerais dans les laveries, ou *loutras*, les transporteurs facilitent le transport. Selon les endroits, ils sont appelés *locataires*, *lusomba*, *hilux* ou *motards*. Lors de la commercialisation, les différents types de *négociants* interviennent, y inclus les *fournisseurs*, *commissionnaires* et *managers*. En ce qui concerne les « petits négociants », au Nord-Kivu ils portent le plus souvent le nom de *fournisseurs* ou aussi *rusiya* dans des contextes rwandophones, tandis qu'au Sud-Kivu ce sont les *managers* bien que le mode opératoire soit le même. Avec l'implémentation des mi-

nes semi-industrielles, cette catégorie d'acteurs risque de disparaître et, avec elle, une bonne partie des préfinancements pour les creuseurs qui n'ont pas de moyens suffisants pour financer leurs activités individuellement ou pour répondre aux besoins de leurs familles.

Par ailleurs, les personnes qui se chargent de transporter les minerais vers les laveries ou les points de vente sont aussi appelées différemment selon le milieu (d'ailleurs, le Code minier de 2002 n'y fait pas allusion – comme pour de nombreux autres termes). À Rubaya, on les appelle les *locataires*, à Luhwindja les *motards*, à Nzibira les *lusomba* et à Kamituga les *babebayi* (swahili). D'autres catégories professionnelles connaissent des différences régionales, comme les *biporistes* et les *mandandistes*. Des noms comme *motards* font allusion aux capacités redoutables et à la mobilité de ces transporteurs, tandis que *locataires* est un mot qui décrit paradoxalement une activité immobile, malgré que le terme nomme les mêmes acteurs. Entre Gakombe et Luwowo (Masisi), la distance est légère, mais entre Kikindi et Mwenga elle est bien plus grande et le *hilux* transporte parfois 50 kilos sur son dos. Voilà pourquoi ces appellations varient parfois selon la rapidité et l'endurance des personnes en question. Il y a aussi des pratiques qui ne se retrouvent pas dans certains sites, comme le *kimbokoto* que l'on entend à Shabunda alors que cette pratique n'existe pas dans les autres sites, que ce soit Masisi ou ailleurs dans le Sud-Kivu.

4. AUTO-PERCEPTION : « HAUT-LES-MAINS » DANS UN QUOTIDIEN VOLATIL

Des milliers de Kivutiens vivent de l'exploitation minière artisanale. Non seulement les travailleurs, comme les négociants, creuseurs, transporteurs et laveurs sont impactés par les fluctuations des prix au niveau international, mais l'est aussi une grande partie de la population non engagée directement dans le secteur. Les creuseurs se perçoivent comme des gens qui doivent travailler et répondre aux besoins de leurs familles respectives. À cela il faut ajouter un manque d'éducation et le fait que beaucoup de creuseurs sont des démobilisés qui se sont dirigés vers le SMA. Cependant, d'autres ont été contraints de rejoindre à nouveau des groupes armés parce que l'on avait suspendu ou criminalisé l'exploitation. Vu l'importance non seulement micro-économique mais aussi socio-politique du secteur, il est nécessaire de souligner l'auto-perception des populations minières non comme participant à une « économie de guerre », mais plutôt comme exploités par des entreprises, des acteurs armés et d'autres puissances.⁵⁴ Les exploi-

⁵⁴ Par exemple à Rubaya, un conflit latent confronte une société industrielle avec certaines parties de la population. Ces dernières se perçoivent comme dominées par la société, et d'autant plus que cette société aurait pris leurs terres. Cette perception concerne l'actualité car il y a des retards de paiement pour les négociants qui vendent à la société en question. En comparaison, les exploitants artisanaux de Lemera pensent qu'une société opérant dans leur fief est à la base de leurs malheurs parce qu'elle est venue chasser les négociants pour faire les transactions elle-

tants artisanaux ont aussi une perception mitigée des initiatives de régulations et formalisation du secteur, notamment la traçabilité. À défaut de leur apporter une amélioration de leurs conditions socio-économiques, ces initiatives sont perçues comme étant venues clouer à leur sort.

À Lemera par exemple, avec l'implémentation du système iTSCi et la suppression concomitante d'un libre système des négociants, certains creuseurs qualifient la fluctuation conséquente des prix comme un « haut-les-mains ». Selon eux, la chute du prix mondial de la cassitérite (coté au London Metal Exchange, LME) ne reflète pas le pourcentage de chute à leur niveau local. Conscients du fait qu'ils sont de plus en plus incapables de répondre aux besoins de leurs familles, ils se lancent dans des plaintes ou vont jusqu'à forger des théories conspiratrices en ce qui concerne les « forces invisibles des marchés ». Une autre dimension est le préfinancement à base de dettes (*madeni*).⁵⁵ Avec l'exclusion des négociants à Lemera, les creuseurs ont eu du mal à trouver d'autres courtiers en mesure de donner des crédits. PDG et négociants vivent dans un quotidien volatil, marqué par des prix et taxes imprévisibles, des tracasseries et un contexte de migration et d'expropriation constant, toujours en quête d'accès au travail dans les puits.⁵⁶ Tandis que les « petits » acteurs n'ont guère de chance de pouvoir répondre à ces pressions, ce sont les plus puissants qui ont recours à la fraude, connue comme *kuchora* et *kundelupee*.⁵⁷

Dans ce même ordre d'idée, les exploitants artisanaux se perçoivent comme des gens qui sont à la merci des leurs propres partenaires ainsi que les autres catégories des personnes qui interviennent dans le transport de minerais. Dans leurs perceptions, les uns voient les autres comme des *véhicules* ou des *motards* car devant transporter leurs colis d'un lieu à un autre même si la transaction se fait sur base d'argent échangé entre deux clients (creuseurs et transporteurs). De l'autre côté, si on va plus loin dans les analyses, on verra que les creuseurs (surtout ceux qui font les puits ou qui travaillent dans les puits) se perçoivent comme des travailleurs responsables et redoutables qui – malgré des irrégularités – sont des travailleurs sérieux et non les fraudeurs dont ils reçoivent souvent le nom.

même. Cela a amené les exploitants artisanaux à avoir des problèmes quant au préfinancement de leurs activités.

⁵⁵ Voir VOGEL, C., MUSAMBA, J., *Brokers in/of Crisis: Négociants in Eastern Congo's mining economy* (sous révision).

⁵⁶ Manque de support dans les travaux, manque d'assistance médicale, dettes que l'on ne sait pas payer, mais aussi difficultés liées à la fluctuation des prix, insécurité physique, marginalisation des négociants et monopolisation générale dans le système iTSCi. Les managers et les négociants connaissent aussi les difficultés liées au remboursement des crédits qu'ils consentent aux creuseurs.

⁵⁷ *Kuchor(esh)a* (swahili) veut dire soit dessiner, soit fuir en vitesse, ou faire sortir, et, dans le contexte du Masisi, frauder. *Kundelupee* (lingala) veut dire passer inaperçu ; dans le jargon minier de Rubaya, cela signifie donc passer par des voies illégales.

5. CONCLUSION

Cet article avait comme objectif de faire une analyse ethnolinguistique du SMA kivitien et de situer les différentes terminologies dans leurs contextes géographiques et historiques. Nous avons essayé de montrer que les termes utilisés dans l'exploitation minière artisanale méritent une compréhension plus approfondie. Dans les différentes phases et endroits de l'exploitation artisanale, les exploitants utilisent des termes différents. Nous avons fait une comparaison entre ces termes selon leur sens anthropologique et le contexte géographique de leur expression dans différentes zones, afin d'identifier les ressemblances et contrastes entre eux. En plus, nous avons présenté des éléments qui caractérisent l'auto-perception des exploitants artisanaux. Cependant les grandes lignes peuvent se résumer dans cette conclusion. En dehors des détails ethnographiques et descriptifs que cet article présente, certaines conclusions se dégagent d'un point de vue analytique. Bien qu'elles ne soient pas toutes nouvelles et parfois aient fait l'objet de recherches approfondies grâce aux excellents travaux de certains collègues, notre argument principal est qu'un manque de compréhension des réalités locales – en commençant justement par la façon dont les artisanaux parlent et agissent dans leur contexte – est l'une de principales raisons pour a) la majorité des stéréotypes auxquels le secteur est soumis et b) les résultats négatifs de certaines interventions extérieures malgré les bonnes intentions de leurs protagonistes.

Tout d'abord, les différents participants de l'économie minière artisanale dans les Kivus ne se perçoivent pas comme étant des acteurs qui participent à une économie de guerre – malgré leur visible conscientisation du milieu politico-sécuritaire dans lequel ils œuvrent – mais comme des travailleurs ayant à subvenir aux besoins de leurs familles. Ils se perçoivent donc plutôt comme étant à la merci de différents acteurs (non)étatiques, armés autant que non armés. Ainsi, une de nos conclusions confirme d'autres recherches qui tendent à déconstruire les clichés d'illégalité et de criminalisation du secteur.⁵⁸ Néanmoins, la façon dont l'exploitation artisanale a été présentée dans les dernières deux décennies, a mené à des interventions ambivalentes telles que la formalisation et la traçabilité (les *cracas*).

Dans le processus de la formalisation du secteur minier, une approche principale se concentre sur l'organisation des creuseurs en coopératives, qui parfois se transforment en véritables passerelles pour des élites qui tentent de maintenir leur statut et pouvoir. D'autre part, les initiatives internationales, comme la traçabilité, sont en train de créer de nouvelles régulations et réalités,

⁵⁸ Retour sur les recherches menées par James Smith, Sara Geenen et Jeroen Cuvelier notamment – mais qui, malgré leur excellence et à cause de leurs objectifs et questions différentes, n'ont jamais tenté une ethnolinguistique entière du SMA.

parfois prometteuses mais sur le terrain et jusqu'à présent plutôt avec des tendances néfastes, comme l'exclusion des marchés des artisans dans toute mine non encore incluse dans le schéma iTSCi (et ainsi forcés soit d'aller au chômage soit de se diriger vers le marché noir), de même que la monopolisation des marchés qui a provoqué une baisse des prix.

Ainsi, les étiquettes sont considérées comme des « menottes », ainsi que l'indique l'utilisation du mot *cracas*. En conséquence, les pratiques de *kuchor(esh)a* et *kundeloupee* sont « en hausse », tout comme les exploitants eux-mêmes se perçoivent « haut-les-mains », c'est-à-dire métaphoriquement exposés aux forces de l'ordre qui tentent de réguler le secteur d'une façon qui ne bénéficie guère aux acteurs et dépendants principaux et leurs exigent de s'arrêter.

Le Code minier de la RDC promulgué en 2002, dans son article 1^{er}, alinéa 21, stipule que

*l'exploitation artisanale est toute activité par laquelle une personne physique de nationalité congolaise se livre dans une zone d'exploitation artisanale, délimitée en surface et en profondeur jusqu'à trente mètres au maximum, à extraire et à concentrer des substances minérales en utilisant des outils, des méthodes et des procédés non industriels.*⁵⁹

Dans cet article 1^{er} et d'autres, le Code minier actuel ne tient pas compte de la complexité des opérations artisanales et de la stratification des différents rôles professionnels ainsi que de procédures. D'ailleurs, même pour les négociants, la loi se limite aux détenteurs des *cartes de négociants* en cours de validité comme à ceux des cartes d'exploitant artisanal (*cartes de creuseurs*).

Ceci nous amène à la dernière partie de la conclusion – non seulement les initiatives étrangères mais aussi les dispositions légales congolaises n'arrivent pas, ou manquent de la volonté, de reconnaître au moins une partie de cette complexité. Sur le terrain, cela crée non seulement une confusion légale et réglementaire, mais aussi une situation où – paradoxalement – des efforts de formalisation contribuent, étant donné leur superficialité, à une pérennisation des effets négatifs d'un système informel.

C'est en ce sens, et aussi dans le simple but d'enrichir d'autres études sur le secteur, que nous insistons sur l'importance de l'ethnolinguistique afin de conduire les institutions qui sont impliquées dans les initiatives de réformes à prendre en compte les particularités de ces différents types de « creuseurs » et de leur stratification pour mener des politiques spécifiques par rapport à ces acteurs. La porte d'entrée par la terminologie n'en est qu'une parmi d'autres – l'anthropologie en général offre une vaste richesse de compréhension de l'activité humaine, culturelle et sociale – mais, vu que le mot et

⁵⁹ Voir le Code minier 2002, Article 1, alinéa 21 ; et voir aussi l'article 111 du même Code minier RDC.

son expression sonore est un aspect central de l'interaction humaine, elle représente pour nous l'occasion de mieux comprendre certains contextes.

Bukavu et Paris, Juin 2016

